



# PROJET BLUEBIRD

Sharon  
Cameron





# **Projet Bluebird**



SHARON CAMERON

PROJET  
BLUEBIRD

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Julie Lopez*

GALLIMARD JEUNESSE

**GALLIMARD JEUNESSE**

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

[www.gallimard-jeunesse.fr](http://www.gallimard-jeunesse.fr)

Titre original : *Bluebird*

Édition originale publiée par Scholastic Inc.,  
557 Broadway, New York, NY 10012, USA, en 2021

Tous droits réservés

© Sharon Cameron, 2021, pour le texte

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023, pour la traduction française

Photo-illustration © 2021, Larry Rostant, éléments iconographiques

© Frank Snykers Photography et Shutterstock.com

Design Elizabeth B. Parisi

*Pour ceux qui cherchent la justice  
et ceux qui les aident à la trouver.*





# Chapitre 1

AOÛT 1946

C'est une terre sans décombres.

Penchée par-dessus le bastingage du bateau, Eva la contemple, derrière la mer de plomb. Et il n'y a pas de tas de pierres calcinées. Pas de fosses fumantes ni de blocs de béton cassés. Rien que des murs. Une ville de murs. Intacts et robustes, ils se dressent solidement, brique après brique. Des bâtiments magnifiques, épargnés par les bombes, flottant dans une nappe de brouillard gris, charbonneux.

C'est un monde nouveau. Voilà ce qu'on lui a dit. L'ancien monde n'est plus que cendres. Brûlé comme du papier dans les tempêtes de feu de Berlin.

« Parfois, pense Eva, les gens vous mentent. »

Il devrait y avoir une statue, mais elle ne la trouve pas dans la brume.

Elle monte sur le premier barreau du bastingage et se penche encore plus, les mains libres, les genoux pressés contre le métal, retenue par les talons de ses chaussures. Elle distingue des têtes et des chapeaux sur le pont inférieur, l'eau écumeuse et bouillonnante, plus bas. Et la ville s'étend, de plus en plus grande, de plus en plus proche, arrimée à l'horizon mouvant.

Elle ferme les yeux. Laisse le vent lui tirer les cheveux. Lui fouetter les joues. Comme quand on conduit vite, toutes vitres baissées. Quand on plonge d'une falaise.

C'est un peu comme voler.

Lorsqu'elle rouvre les yeux, la nappe de brouillard a englouti la ville et une île a pris sa place. Elle voit des enfants en train de jouer, de sauter d'une digue construite pour les empêcher de tomber dans le port. Ces enfants sont fascinants. Ils ne connaissent pas les grenades non explosées. Les murs chancelants qui s'effondrent quand on les escalade. Et personne ne va leur tirer dessus pour leur voler leurs chaussures.

Elle avait oublié qu'il existait des enfants comme ça.

Dans un infime frôlement d'aile de papillon, Brigit apparaît à côté d'elle. Eva repose rapidement les pieds sur le pont et lui prend la main. Brigit sourit aux enfants. Un sourire qui éclaire le brouillard. Et puis le second capitaine passe rapidement derrière elles et elle se tasse. Se recroqueville sur elle-même. Le second les salue en portant la main à sa casquette, comme il l'a fait une centaine de fois, avant de descendre une échelle, félin. Eva passe son bras sous celui de Brigit. Serre plus fort sa main.

Brigit n'est pas comme ces enfants. Elle ne sera plus jamais comme eux.

Le claquement de talons pointus s'approche sur le pont.

– Eva! Brigit! s'exclame Mlle Schaffer. Que faites-vous ici? Où sont vos chapeaux? Et vos sacs?

– Nos valises sont dans la cabine, mademoiselle Schaffer, répond Eva.

Elle s'exprime dans un anglais soigné. Correct. Mais elle ne comprend pas pourquoi Mlle Schaffer emploie le mot «sac». Les valises qu'on leur a données ne ressemblent pas à un sac. Quant à Brigit, on peut difficilement savoir ce qu'elle comprend, puisqu'elle ne parle pas. Mais elle a quand même dû apprendre un peu d'anglais, car Eva la voit subitement porter la main à sa tête, comme étonnée de ne pas y trouver un chapeau.

– Alors, dépêchez-vous, je vous prie, s'agace Mlle Schaffer.

Elle serre un porte-bloc contre sa poitrine, un badge représentant une étoile rouge et noir à huit pointes est cousu sur sa manche.

– Vous n’allez pas faire vos premiers pas en Amérique tête nue. Ce serait indécent.

«Indécent», pense Eva. Le contraire de «décent», qui signifie convenable. Civilisé. Elle a rencontré beaucoup de personnes indécentes dans sa vie, et la plupart d’entre elles portaient un chapeau.

La femme disparaît dans la cage d’escalier, et le second remonte l’échelle. Et maintenant que Mlle Schaffer n’est plus dans les parages, il décoche un sourire à Eva. Un sourire sournois. Parce qu’elle l’a laissé l’embrasser. Et poser les mains sur son chemisier. En échange d’aspirine. Quand Brigit était malade et que le docteur disait que d’autres l’étaient encore plus.

«C’est légitime.» Voilà ce que le second a dit.

Soudain, Brigit pose un pied sur le bastingage et son corps bascule en avant, vers le pont inférieur. Eva empoigne sa jupe et la tire en arrière.

Il faut avoir des réflexes, avec Brigit.

– Non, chuchote Eva en lui reprenant la main, en tapotant son bras. Pas comme ça.

Elle n’aurait jamais dû monter sur le bastingage devant Brigit.

Le second secoue la tête, dégoûté. Pourtant, elle essayait seulement de voir les enfants. C’est plutôt Eva qui aurait sauté. Ou qui se serait laissée tomber.

Le second ignore que c’est Eva qui a mis un rat mort dans son sac de linge sale.

C’était légitime.

– *Komm mit mir*, murmure Eva.

Elle réserve son allemand à Brigit désormais. Elle l’entraîne loin du garde-corps, du second, et descend deux volées de marches pour rejoindre la lumière jaune électrique du couloir. Elle ouvre une petite porte en bois.

Leurs chapeaux sont côte à côte sur un lit étroit de la cabine étroite qu’elles ont partagée lors de la traversée de cette étendue d’eau de mer. Eva la déteste. Les murs sont trop rapprochés. Mais elle peut fermer le verrou quand elle veut, et ça, elle adore. Les autres passagers aussi. Les autres passagers ont peur de Brigit.

Sans doute à raison.

Eva verrouille la porte et fait asseoir la jeune femme sur l'unique chaise.

Elle arrange le chemisier de Brigit – plus aussi blanc qu'autrefois, mais soigneusement repassé –, tire vers le bas les boutonsnières qui voudraient bâiller sur son buste. Puis elle épingle son chapeau. Un chapeau couleur café, hideux et difforme, mais Brigit le rend beau. Elle cligne de ses yeux bleu clair tandis qu'Eva se tourne vers le miroir. Ses cheveux sont hirsutes et de la couleur du chapeau de Brigit. Elle les a pourtant attachés avec des épingles hier soir, comme sa mère l'obligeait à le faire autrefois. Pour dompter ses boucles.

Tout domptage a disparu désormais. Vaincu par l'air marin.

Sa mère aussi a disparu. Emportée dans le passé en flammes.

Eva enfonce son chapeau sur sa tête, puis lisse sa jupe, sent les papiers cousus dans la doublure. À l'abri. Elle aide Brigit à se relever et contrôle sa jupe. Ses papiers aussi sont bien là, à l'abri. Elle les sent. Quelqu'un d'autre pourra-t-il les sentir? Seront-elles minutieusement fouillées? Et si le plan ne fonctionnait pas?

L'homme a dit qu'il fonctionnerait.

Elle sait que l'homme ment parfois.

Elle se tourne vers la bassine et joue avec l'eau. Il ne faut pas que Brigit voie sa peur.

Alors elle inspire. Et inspire encore. Et elle fait semblant de se laver les mains.

Puis elle les sèche et donne sa valise à Brigit, refermant chacun de ses doigts autour de la poignée. Elle sourit quand Brigit rechigne.

– C'est l'heure d'y aller. Reste avec moi, d'accord?

Brigit cligne des yeux.

Eva prend son sac à main et sa valise, et elles quittent pour la dernière fois leur petite cabine sûre, gravissent les marches en métal et sortent dans l'odeur du port. Les drapeaux claquent sur les drisses, le treuil d'ancre fait vibrer les planches sous leurs pieds. Brigit se tasse. Le pont inférieur grouille de monde à présent – des réfugiés et des épouses de guerre, des bribes de famille, penchés

par-dessus bord, criant et pleurant, agitant bras et mouchoirs. Le quai est en vue et lui aussi grouille de gens poussant des cris de joie, pleurant et agitant bras et mouchoirs.

Il n'y a personne qui lui fait signe.

Eva tourne rapidement Brigit vers la cloison, dos à la foule et au bruit, tire le revers de son chapeau vers le bas pour faire une petite tente autour de son visage. Brigit tend la main comme on le lui a appris, et Eva sort deux boutons de son sac à main et les dépose dans sa paume. Brigit sourit et touche les boutons, distraite, puis Mlle Schaffer arrive en faisant claquer ses talons.

– Vous voilà! Eva Gerst et Brigit Heidelmann, lance-t-elle en cochant deux cases sur sa liste. Vous avez vos papiers?

Eva brandit deux liasses de documents, ceux qu'elle autorise Mlle Schaffer à voir. Les autres bruissent dans ses jupes. La femme hoche la tête et poursuit l'inspection de la file qu'elle est en train de former. Leur groupe se compose de trente-huit personnes, des bambins jusqu'aux grands-parents, des Polonais, des Français, des Ukrainiens, des Lettons et des Hongrois. Eva et Brigit sont les seules Allemandes. Car les Allemands, c'est l'ennemi.

Mais ils ont tous de nouvelles valises. Ils ont de la chance. Ils vont en Amérique. Ils laissent l'enfer tel un mauvais rêve derrière eux.

Ou bien l'emportent avec eux.

– Montrez vos papiers à l'homme assis au bureau, crie Mlle Schaffer à toute la file, dans le bruit assourdissant des acclamations de joie. Il n'y a aucune raison d'avoir peur! Contentez-vous de répondre honnêtement à ses questions, et vous n'aurez rien à craindre...

Sauf qu'Eva ne va pas répondre honnêtement. Quant à Brigit, elle ne répondra rien du tout.

Le mouvement du navire ralentit puis s'arrête, les drapeaux retombent, les planches de pont s'immobilisent sous les pieds d'Eva.

L'Amérique.

Elles attendent un long moment. Brigit finit par s'ennuyer avec ses boutons. Eva en rajoute un bleu, gardé précisément dans cette éventualité. Les mouettes tournoient en poussant des cris.

Et enfin, leur groupe s'engage sur la passerelle, chargé de malles et de valises, de paquets étiquetés calés sur la tête. Eva récupère les boutons et serre la main de Brigit. Un pas. Deux pas. Le quai se rapproche, se rapproche encore, la foule crie des noms, et tous ces mots criés en anglais sonnent étrangement aux oreilles d'Eva. L'homme devant elles pleure de joie.

Tellement d'espoir. Mais ce n'est pas ce qu'Eva est venue chercher.

Elle est venue chercher la justice.

Leurs pieds se posent ensemble sur la terre ferme. La terre américaine.

Et soudain, l'Amérique semble immense.

Un rayon de soleil trouve une faille entre les nuages, colore le bateau, les visages. Eva voit la statue, désormais, sur sa propre île de l'autre côté de l'eau, levant un bras vers le soleil. Brigit redresse le menton. Elle a toujours aimé la lumière. Son sourire est béat. Angélique.

– Bienvenue en Amérique, dit un homme, un homme jeune, interrompant sa marche vers on ne sait où.

Les hommes s'arrêtent toujours pour Brigit. Celui-ci, les cheveux coupés court, porte un sac marin sur son épaule et un uniforme. Un soldat.

Il a donc été en enfer, lui aussi.

Brigit a un mouvement de recul et Eva se place un peu devant elle. Le jeune homme en uniforme ne s'en rend pas compte. Il lance quelque chose de brillant en l'air.

Eva lâche sa valise pour le rattraper. Un petit bonbon, enveloppé dans du papier doré, scintillant comme une pierre précieuse. Brigit cesse de trembler, distraite. Elle sait reconnaître du sucre quand elle en voit. Elle sourit jusqu'à ce que ses fossettes apparaissent.

– Merci, dit Eva.

Et au son de sa voix, le visage du jeune homme se durcit. Comme du bronze à canon.

– Sale boche, lâche-t-il.

Et il crache sur sa chaussure.

## Chapitre 2

FÉVRIER 1945

C'est une route sans voitures.

Longue, droite, s'étirant, vide, à travers les pâturages jusqu'à l'horizon brumeux. Derrière la crête de la colline. Hors d'atteinte.

C'est pour ça qu'elle est venue.

Inge appuie sur l'accélérateur, la voiture bondit et les pneus quittent la terre.

Elle a l'impression de voler. De tomber.

Puis la voiture s'écrase sur le sol, et les filles rebondissent, se cognent contre le toit. Annemarie pousse un cri perçant.

– Inge! Tu vas nous tuer!

Mais elle rit de plaisir. De cette audace.

Inge est l'audace incarnée. Elle enfonce de nouveau la pédale d'accélérateur, donnant un coup de volant un peu trop brusque pour éviter une flaque bordée de glace. La voiture dérape, les propulsant sur le côté, puis se redresse. De la boue éclabousse les vitres.

– Ton père va voir toute cette saleté! proteste Annemarie.

– Papa est un ange, répond Inge. Et de toute façon, il est en déplacement.

Il est toujours en déplacement.

– Alors c'est ta mère qui la verra!

C'est une menace plus sérieuse.

– Je paierai Kurt pour qu'il la lave, répond-elle en accélérant suffisamment pour faire glapir Annemarie.

Plutôt avouer à sa mère qu'elle a volé la voiture de papa et conduit jusqu'à Berlin que de lui dire qu'Annemarie l'a accompagnée. Maman dit qu'Annemarie appartient aux classes inférieures. Tout ça parce qu'elle vit dans une ferme que le père de maman possédait autrefois. Pourtant, la dirigeante de leur club, Frau Koch, dit qu'il n'y a ni caste ni classe en Allemagne. Que tout le sang allemand est précieux. Que les enfants ne doivent pas écouter leurs parents, parce qu'ils sont vieux. L'avenir, c'est la jeunesse. La jeunesse dirigera l'Allemagne.

Et de toute manière, maman est simplement jalouse parce qu'Annemarie est grande, blonde et parfaite, contrairement à Inge.

Inge repousse les cheveux qui tombent devant ses yeux. Maman est ridicule.

Il ne pourrait exister meilleure nazie qu'Annemarie.

Inge tourne brusquement dans un sentier boisé, fonce à toute allure sur la piste étroite. Puis elle freine des deux pieds, creusant des ornières en dérapant dans la boue, propulsant Annemarie en avant puis contre le dossier de son siège. Elles ne sont plus visibles depuis la route principale, arrêtées près du chemin ombragé menant à la ferme d'Annemarie.

– Tu es une terreur, s'esclaffe celle-ci, avant de jeter un regard perçant à son amie. Tu es assise sur un livre ?

Inge tire sur sa jupe pour cacher *Un examen de la dégénérescence raciale*, le livre le plus épais et ayant l'air le plus confortable qu'elle a réussi à extraire de la bibliothèque de papa. Elle a seize ans, Annemarie presque dix-huit, mais elle n'arrive toujours pas à voir par-dessus le volant. Pas sans aide.

Annemarie lève les yeux au ciel.

– Pourquoi est-ce que je me laisse toujours convaincre de faire des choses pareilles ?

– Parce que c'est drôle. Et tu sais ce qui est drôle aussi ? Être embrassée.

Annemarie se penche vers elle, le visage sérieux.

– Inge ! Qui as-tu embrassé ?



- Kurt. Hier. Dans la cabane à outils.
- Kurt? Tu n’aurais pas dû! Que dirait Frau Koch?
- Qu’il vient d’une bonne lignée allemande. Mais franchement, Annemarie, pourquoi le dirais-je à Frau Koch?
- Mais, et Rolf, alors?
- Inge serre ses doigts sur le volant.
- Eh bien quoi?
- C’est seulement..., commence Annemarie, l’air contrarié. Tu as tellement de chance. Rolf a une ascendance parfaite. Inge, tu n’as quand même pas...
- Bien sûr que non! Pas de bébés. Contrairement à toi dans un an ou deux.

Annemarie pousse le bras d’Inge en pouffant, et celle-ci rit, même si elle n’est pas sûre que ce soit drôle. La semaine dernière, après la réunion du club, Annemarie lui a confié qu’elle avait décidé de faire comme Frieda Hoffman. Quand celle-ci a eu dix-huit ans, elle a annoncé à sa mère qu’elle partait suivre un cours à Hambourg alors que, en réalité, elle allait dans un ravissant manoir à Berlin pour y retrouver un officier SS et avoir un bébé avec lui.

Un bébé pour Hitler, dit Frau Koch, un bon bébé allemand, est le plus beau cadeau qu’une fille puisse offrir à son Führer.

Mais peut-être pas avec le chauffeur de sa mère dans une cabane à outils, tout de même.

– Tu n’en as parlé à personne, n’est-ce pas? s’inquiète Annemarie, qui devra peut-être elle aussi raconter à sa mère qu’elle part suivre un cours.

– Jamais de la vie! proteste Inge en prenant un air théâtral, mais devant l’air chagrin d’Annemarie, elle ajoute : Et je ne laisserai plus Kurt m’embrasser. Si ça peut te remonter le moral.

– J’espère bien. C’est trop injuste pour Rolf. Rolf est un héros.

Inge examine le revers de sa jupe. Elle entend parler de héros au moins une fois par semaine depuis qu’elle a treize ans. Les courageux jeunes soldats qui remportent de glorieuses victoires pour l’Allemagne vainquent les agresseurs communistes et leurs

alliés. Elle a cousu des chemises pour eux – avec les autres filles du club, lors de leurs soirées communes –, écrit des cartes, préparé des centaines de colis remplis de bonbons et de cigarettes à envoyer au front. Rolf est en train de gagner la guerre qui assurera mille ans de domination allemande. Un pilote, issu d'une famille parfaite. Et un ami de son père, qui a dix ans de plus qu'elle et un trou entre les dents de devant.

Kurt va bientôt devoir rejoindre l'armée, maintenant qu'il a l'âge. Annemarie soupire.

– Ton père est l'homme le plus gentil du monde et tu vas lui briser le cœur. Rentre chez toi, sois sage, et on se voit à la réunion, dit-elle en ouvrant sa portière. Et ne va pas t'attirer d'ennuis!

– Moi? Je ne...

Soudain, un grondement fend le ciel, fait trembler l'air. Un avion volant si bas que leurs cheveux s'agitent dans le souffle de sa rafale. Les oiseaux s'envolent, les conifères craquent et s'agitent au-dessus d'elles, mais leurs branches sont trop épaisses pour qu'elles voient plus que l'ombre filante de l'appareil.

– La Luftwaffe, dit Annemarie, partie combattre les communistes.

– Et vaincre, murmure machinalement Inge.

Elle ne dit pas que ce moteur ne sonnait pas comme un moteur allemand. Elle allumera la radio en rentrant chez elle, quoi qu'en dise sa mère.

Annemarie lui fait un signe de la main avant de s'éloigner en toute hâte sur le sentier, jetant des coups d'œil furtifs au ciel tandis qu'Inge fait marche arrière. Rouler jusque chez elle n'a plus rien de drôle désormais. Ce n'est qu'un trajet en voiture.

Une haie haute et sévère pousse d'un côté de la route, taillée autour d'un portail en fer ouvert. Inge le franchit en douceur, s'engage dans une longue allée en pente et laisse la voiture rouler, moteur coupé. Elle sait exactement jusqu'où elle peut se laisser porter. La voiture glisse devant l'écurie, les courts de tennis, les petits bosquets où vivent les sittelles et vient se ranger à sa place dans le garage derrière la maison, presque sans un bruit.

Kurt est là, en train de lustrer le capot de la Mercedes de la mère d'Inge. Il la regarde se garer, remarque les éclaboussures de boue et secoue la tête, révélant sa tignasse châtain clair sous sa casquette. De toute façon, c'est sa faute à lui, pense Inge. Il n'aurait pas dû lui apprendre à conduire.

Mais cela signifie que maman est à la maison.

Elle descend d'un bond et récupère le livre sur lequel elle était assise. Il sent vaguement l'odeur de la pipe de papa.

– Déjà rentrée? demande-t-elle, comme si cela n'avait pas d'importance.

– Je l'ai déposée devant la porte d'entrée, répond Kurt.

Maman n'a donc pas vu que la voiture n'était plus là. Inge pourrait défaillir de soulagement. Même si ce n'est rien par rapport au secret d'Annemarie, Inge n'ose imaginer ce que dirait sa mère si elle apprenait que sa fille sait conduire.

– Erich et Adolf étaient avec elle?

– Oui, et Helga.

Helga est la nounou. La nouvelle. Elle ne tiendra pas longtemps.

– Et Herr Gundersen est là pour le violon, poursuit Kurt, penché sur son travail, l'effort le faisant transpirer de manière plutôt séduisante.

Il indique de la tête la voiture du père d'Inge.

– Tu vas devoir me payer pour nettoyer ça, ajoute-t-il d'un ton espiègle, un peu coquin.

Inge serre le gros livre contre sa poitrine. Papa dit toujours que personne ne fait rien gratuitement, et que c'est normal. Si quelqu'un fait quelque chose pour elle, elle doit lui rendre la pareille. Mais « payer » pourrait avoir une autre signification dans la bouche de Kurt. Et elle n'est pas Annemarie.

– Des gâteaux au miel, poursuit-il en se redressant. Deux. Tout juste sortis du four.

Inge sourit par-dessus le livre, de nouveau joyeuse. Kurt lui fait un clin d'œil, et elle ramène une mèche de cheveux derrière son oreille.

Une autre visite dans la cabane à outils ne ferait de mal à personne.

Toujours souriante, elle sort furtivement du garage, traverse le jardin et entre dans la cuisine par la porte de derrière. Frau Kruger lui adresse un signe de la main, derrière un nuage de vapeur, puis Inge monte l'escalier réservé aux domestiques. Elle marque une pause. Le crissement d'un violon malmené s'échappe du petit salon. C'est sans doute Adolf; Erich commence à vraiment bien jouer. Inge était douée. Très douée, même. Au piano. Mais sa mère a mis un terme à ses leçons. D'après elle, son professeur se concentrait beaucoup trop sur les compositeurs étrangers. Ce romantisme absurde est mauvais pour un esprit comme celui d'Inge. Désormais, elle en est réduite à répéter *Clair de lune* quand maman n'est pas là.

Le violon recommence. Inge serre le livre contre elle et gravit les marches en courant, posant les pieds aux endroits précis qui ne craquent pas, et approche un œil de l'entrebâillement de la porte du couloir. Il n'y a personne, elle s'avance donc à pas de loup sur l'épaisse moquette qui absorbe les sons et se glisse dans le bureau de son père.

Elle inspire l'odeur de tabac froid, qui a presque disparu désormais. C'est égoïste de sa part de vouloir que son père rentre à la maison, car son travail est important. Vital pour l'Allemagne. Vital pour la guerre. Même le Führer le pense. Mais elle a quand même envie qu'il soit là.

Il y a un trou dans la rangée de livres sur l'étagère, derrière le bureau. Inge se hausse sur la pointe des pieds et remet *Dégénérescence raciale* à sa place, entre *Hérédité et hygiène raciale dans l'État national* de Rüdin et *Permission de détruire la vie indigne de vivre*. Ses doigts s'immobilisent sur ce dernier.

Papa dit que l'émotion ne doit jamais influencer le jugement. Elle empêche de faire des choix corrects, et c'est de la faiblesse. «Et qui veux-tu être? disait papa en lui ébouriffant les cheveux. Une des faibles ou une des fortes? Dis-moi ce que tu en penses, ma Vögelchen.»

Forte, lui répondait-elle. Elle serait l'une des fortes.

Elle touche du bout des doigts les lettres dorées sur le dos du livre.

– Je suis Inge von Emmerich, murmure-t-elle. J'appartiens à papa, à maman, à l'Allemagne et au Führer. Ils m'aiment, et je les aime.

Comme papa le lui a appris. Vingt fois chaque matin en ouvrant les yeux, vingt fois le soir avant de s'endormir. Ou chaque fois qu'elle se sent... prise de doutes.

Elle a plus de doutes, dernièrement. Elle pense des choses qu'elle ne devrait pas penser.

Et puis elle se souvient de l'avion.

Se tournant vers le bureau de son père, elle repousse un tas de dossiers et appuie sur le bouton de la radio. Le cadran se réveille, sa lueur jaune s'avivant tel un œil qui s'ouvre doucement. La pièce reprend vie, dans un ronronnement de mots doux et brouillés s'éclaircissant à mesure que l'appareil chauffe. Inutile de régler la fréquence. Une seule station est autorisée. C'est alors qu'Inge voit le bord d'un dossier qui dépasse du bas de la pile.

Son nom est écrit dessus.

Pourquoi papa aurait-il un dossier à son nom ?

– Inge.

Elle s'écarte aussitôt du bureau, ses mains coupables dans le dos. Maman se tient dans l'embrasure de la porte.

– Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle.

Ses cheveux blonds ont viré au gris argenté, retenus en un chignon lisse, brillant comme de l'acier. Comme sa voix. Pas une syllabe plus haute que l'autre.

Elle se rapproche rapidement du bureau, ses talons ne faisant pas un bruit sur la moquette, et tourne le bouton jusqu'au clic. La chaude lueur s'éteint et la pièce redevient froide et morte. Elle baisse alors les yeux sur Inge. Puis elle ramène une main en arrière et la gifle.

La tête d'Inge part brusquement sur le côté. Sa joue est en feu, mais elle ne pleure pas. Les jeunes Allemandes ne pleurent pas. Maman attend, l'observe, pour voir si elle va craquer.

Elle ne craquera pas.

Inge ferme les yeux.

Maman la frappe à nouveau.

«Je suis Inge von Emmerich. J'appartiens à papa, à maman, à l'Allemagne et au Führer. Ils m'aiment, et je les aime. Je suis Inge...»

Sauf que cette fois, elle le chante dans sa tête. Sur la mélodie de *Clair de lune*.

– Va dans ta chambre, s'il te plaît, Inge. Et mets une barrette dans tes cheveux.

Elle contourne sa mère et sort du bureau. Elle entend le violon au rez-de-chaussée. Erich, à présent, il joue Stravinsky et c'est magnifique. Même si la musique russe est pire que la française. C'est du moins ce que dit Frau Koch. Inge parcourt le couloir sans se presser, tête haute.

«Je suis Inge von Emmerich...»

Une lumière froide filtre à travers les rideaux en dentelle, faisant reluire son couvre-lit en satin bleu. Inge s'assied à sa coiffeuse juponnée, les genoux cachés sous le tissu froncé, ignorant la barrette que sa mère lui a demandé de mettre. Elle prend une brosse et entortille ses cheveux courts et bruns autour de ses doigts, essayant de dompter une boucle. Maman a tenté de lui éclaircir les cheveux quand elle était petite, ordonnant à la servante de les peigner avec du jus de citron et envoyant Inge s'asseoir au soleil jusqu'à ce que sa peau brûle. Cela n'a pas fonctionné. Ses cheveux ont encore foncé, de toute façon.

Elle ne veut pas se regarder dans le miroir. Elle ne veut pas voir la marque rouge sur sa joue.

Maman est vraiment jalouse d'Annemarie. Parce que la mère d'Annemarie a gagné une médaille pour avoir enfanté et pas elle. Parce qu'Inge devrait être mieux qu'Annemarie et qu'elle ne l'est pas. Parce qu'Inge est douée pour la musique et pas maman.

Ce sont des pensées qu'elle ne devrait pas avoir.

Elle sent un élancement dans son ventre.

Elle s'approche de la fenêtre et repousse le rideau en dentelle. Les sittelles nichent juste là, dans le chêne. Papa lui a donné une sittelle, un jour. Douce, adorable, bleue comme un ciel d'été avec des éclats orange. Parce que papa l'aime.

Rolf dit qu'il l'aime. Dans ses lettres. Que ses yeux pétillent comme le ciel. C'est étrange qu'il mente dans ses lettres. Les yeux d'Inge ne pétillent pas. Ils ne sont même pas bleus. Et à sa connaissance, elle ne lui a jamais souri. Encore moins comme un lever de soleil.

C'est peut-être papa qui a demandé à Rolf d'écrire ce genre de choses. Qui lui a demandé de lui envoyer ces lettres. Et qu'est-il arrivé à ce petit oiseau? Elle ne s'en souvient pas.

Ça aussi, ce sont des pensées qu'elle n'a pas le droit d'avoir. Elles lui font mal. Elles la rendent malade. Elle relâche le rideau et pense quand même.

À sa mère jalouse. Aux compositeurs français. Aux cheveux qu'elle ne devrait pas avoir. À des violettes dans un champ, formant un bouquet dans ses mains. À un dossier caché sous les autres chemises. Un dossier avec son nom dessus. Et Inge pense à un mot. Un mot entendu avant le clic. Un mot distinct avant que maman ne fasse taire la voix de la radio.

*Amérique.*

## Chapitre 3

AOÛT 1946

Eva regarde le jeune homme au sac marin s'éloigner sur le quai et disparaître dans la foule bruyante.

– Ce n'est rien, Brigit, chuchote-t-elle. Regarde, il a ciré mes chaussures.

Elle ramasse un bout de papier journal et essuie le crachat sur sa chaussure. Elle a fait cette trouvaille dans la caisse à vêtements du camp pour personnes déplacées : des escarpins noirs avec une lanière à la cheville, trop petits pour aller à qui que ce soit d'autre. Ils la grandissent. Eva laisse ensuite le papier journal s'envoler, s'enrouler sur lui-même et tourbillonner, emporté par l'air marin, puis disparaître comme la brume. Elle prend le bras de Brigit et sort le bonbon de son papier.

– Mange-le, lui dit-elle. C'est bon.

Brigit s'exécute, suçant le chocolat et léchant le papier. Les autres passagers commencent à s'amasser autour d'elles, tel un ruisseau obstrué.

– Avancez ! lance Mlle Schaffer, un bébé en pleurs sur la hanche. Restez groupés, s'il vous plaît. Marchez avec moi. Edgar, écarte-toi du bord !

Le groupe lent et indiscipliné avance comme un troupeau de moutons mal guidé sur le quai, au milieu des sirènes des bateaux, des cris des mouettes et des enfants, des mots anglais qui courent ensemble à une vitesse ahurissante. Et sous tout ce vacarme,



quelque part au niveau de ses genoux, dans la doublure de sa jupe, Eva entend le bruissement du papier.

Il y a un bâtiment au bout du quai. Une sorte d'énorme hangar. Sans impacts de balle. Par les portes ouvertes, elle aperçoit des bureaux, installés tels des postes de contrôle sur une route et, tout au bout, une palissade blanche retenant les masses de gens appelant leur famille. Certains passagers franchissent les postes de contrôle en courant pour aller êtreindre et embrasser leurs proches par-dessus la palissade, et des hommes en uniforme rouge et bleu marine les laissent faire quelques secondes avant de les ramener dans la file.

Eva sent son sang vrombir, bourdonner dans ses veines. Ils vont dire non. Ils vont lui dire de rentrer chez elle alors qu'elle n'a plus de chez-elle. Ils vont l'interroger. La battre. Cracher sur ses chaussures. Ils vont l'enfermer dans un placard. Un placard sombre et minuscule où elle manquera d'air. Ils enlèveront Brigit et la mettront dans un hôpital. Dans un camp.

Mlle Schaffer affirme qu'il n'y a pas de camps de concentration en Amérique. Mais tout le monde peut vous mentir à tout moment.

Eva ne laissera personne emmener Brigit dans un camp de concentration.

Celle-ci tripote le revers de sa jupe. Elle a dû entendre le bruissement du papier, elle aussi. Eva retire sa main, la repose dans le creux de son bras. Elle lui donne un bouton. Il ne faut pas que Brigit s'énerve. Eva ne peut pas la laisser s'en prendre à qui que ce soit. Pas ici. Pas maintenant.

Elles se mettent en file. Mlle Schaffer s'agite et rouspète. Eva baisse le bord du chapeau de Brigit pour qu'elle puisse se cacher. Elles se rapprochent petit à petit. De plus en plus. Jusqu'à se retrouver à l'intérieur du hangar. Jusqu'à se tenir devant un bureau, où une femme tamponne leurs papiers. Et puis devant un autre, où une autre femme examine d'autres papiers et se sert de son tampon. Elles arrivent alors à un troisième bureau. Et cette fois, c'est un homme. En uniforme. De l'armée. Comme le garçon qui leur a craché dessus.

Eva se décale pour se placer légèrement devant Brigit. Il faut qu'elle soit convaincante. Que son anglais soit assuré. Il faut que l'homme la trouve gentille. Honnête. Qu'il pense qu'elle a quelque chose à offrir.

Il faut qu'il croie tous ses mensonges.

Il faut qu'il voie la marque minuscule qui a été inscrite dans le coin inférieur de ses papiers.

Elle a peur qu'il ne la voie pas. Elle a peur que Brigit sente qu'elle a peur. Eva lève le menton et sourit. D'un sourire un peu agressif, peut-être, car l'homme relève une première fois les yeux, puis une seconde, étonné.

– Vos papiers ? demande-t-il en tendant la main.

Elle les pose sur son bureau. Brigit se remet à tripoter sa jupe. Eva écarte sa main. L'homme lit, penche la tête pour voir le visage de Brigit. Il se remet à lire, l'air surpris. On a prévenu Eva qu'il aurait l'air surpris.

– Combien de temps avez-vous vécu à Berlin ? demande-t-il.

– Huit mois, répond-elle. La zone française, après.

– Et avant ?

– À Dresde.

Ce n'est pas vrai.

– *Hmmm*, fait l'homme en regardant Brigit. Et vous ?

Un ventilateur électrique a capté l'attention de cette dernière.

– J'ai dit, et vous, Fräulein ? Vous ne répondez pas ?

– Non, intervient Eva, elle ne parle pas.

Le militaire soupire, front plissé, et retourne à sa liste. Il sait, pense Eva. Il en a vu d'autres qui ont vécu une mauvaise guerre. C'est ce que les médecins ont dit. Que Brigit a eu « une mauvaise guerre ». Mais cet homme, avec ses cheveux coupés ras et les cicatrices de brûlures sur les doigts de sa main gauche, il comprend que l'enfer laisse des traces. Il feuillette la liasse de documents et trouve leurs papiers de parrainage. Il lit une page, puis une autre. Ses sourcils se lèvent.

– Et quel âge avez-vous ? demande-t-il.

Eva ouvre la bouche. Et elle n'arrive pas à parler. L'homme

attend sa réponse. Mais il n'a plus le même visage. Il a le visage de son père. Sourcils froncés. Lèvres pincées. Et elle entend la voix de son père. Cassante. Comme du verre qui se brise.

« Quel âge as-tu ? Quel âge ? »

Eva cligne des yeux. L'homme derrière le bureau la dévisage, les sourcils remontés jusqu'au milieu du front désormais. Ce n'est pas son père. Il ne ressemble en rien à son père. Pourtant, elle sent presque l'odeur du tabac. Un filet de sueur coule dans son dos.

– Dix-huit ans, murmure-t-elle. Et Brigit a dix-neuf ans.

– Vous en êtes sûre ?

– Oui, siffle-t-elle.

Elle sait pourquoi il pose cette question. Parce qu'elle a mis trop longtemps à répondre. Parce qu'elle est trop petite. Parce que Brigit a l'air d'avoir vingt-cinq ans et qu'elle pourrait avoir sa photo dans les magazines. Il n'a pas complètement tort, mais ça la rend furieuse.

– C'est l'âge indiqué sur nos papiers. Vous voyez les nombres, non ?

Il ramène les yeux sur la page dactylographiée.

– Vous voyez bien tout ce qu'il y a sur mes papiers ?

Elle n'est pas censée faire ça. Elle n'est pas censée attirer son attention sur la marque. On lui a demandé de ne pas le faire. Les rides se creusent sur le front de l'homme. La respiration d'Eva s'accélère.

– Vous dites que je mens ? reprend-elle.

Brigit gémit, et le bruit rapide des talons de Mlle Schaffer sur le sol en béton s'élève derrière elles. L'homme relève les yeux et secoue la tête.

– Du calme, ma belle. Quand je regarde dans vos grands yeux, je pourrais jurer sur la Bible que vous avez quarante et un ans. Ou quatre-vingt-quatre.

Il n'a pas tout à fait tort sur ce point-là non plus.

Il secoue de nouveau la tête avant de tamponner les documents d'Eva avec de l'encre rouge pas très nette. Il réitère l'opération sur ceux de Brigit. Eva entend Mlle Schaffer expirer. Il rassemble alors

toutes les feuilles, les tapote sur le bureau et les rend à Eva en un tas bien net.

– Sautez l'examen médical et passez directement, soupirez-t-il. Et ne soyez pas trop dure avec nous, Fräulein.

Eva tire sur le bras de Brigit qui traîne des pieds, rechignant à abandonner le ventilateur. Brigit est peut-être plus grande, mais Eva est plus forte. Son cœur bat au rythme de ses pas. De plus en plus vite. Dans le bruissement de sa jupe. Elles passent devant d'autres bureaux, d'autres files d'attente, deux gouttes dans la longue rivière humaine attendant que rompe le barrage de l'Amérique.

Elles s'asseyent sur un banc puis, quand Mlle Schaffer et les autres passagers les rejoignent, sur le banc d'un ferry.

Et voilà New York. Avec ses murs solides, intacts, préservés des balles et des bombes. Son verre étincelant reflétant le soleil. De plus en plus haut. De plus en plus proche. Une ville flottant sur la baie scintillante.

Elles récupèrent leurs valises. Eva s'agrippe à Brigit et à son sac à main. Elles descendent du bateau et s'engouffrent dans un couloir où résonne le bruit de leurs talons. Montent quelques marches. Passent une lourde porte et débouchent sur un trottoir bondé.

Les murs qui les entourent ressemblent aux parois d'un canyon. Des camions et des voitures avancent laborieusement et s'arrêtent, avancent et s'arrêtent, des deux côtés de la rue, des klaxons retentissent, des hommes crient, des épaules se bousculent. Une bicyclette passe à toute allure. Eva sent une odeur d'ordures, de pain, de parfum, de mer et de déjections canines.

L'Amérique.

Et personne ne les a arrêtées. Personne ne les a poursuivies en courant pour tirer sur leur manche et leur dire non, tant pis. Brigit se recroqueville, apeurée par toute cette agitation inattendue. Ce bruit. Ces gens. Mais Eva ferme les yeux. Remplit ses poumons.

Ça a marché. Le plan a fonctionné. Exactement comme l'homme de Berlin l'avait prédit.

Elle a passé un marché de dupes.

Et maintenant, en Amérique, elle va le rompre.

C'est légitime, même si elle doute que l'homme de Berlin soit de cet avis.

Elle récite les noms. Doucement, rapidement, à voix basse.  
Vingt-sept noms.

Vingt-sept raisons de rendre justice.

Vingt-sept raisons de retrouver son père.

# Chapitre 4

FÉVRIER 1945

Inge se laisse secouer par la voiture en mouvement, regardant défiler les terres cultivées, les collines lointaines comme une traînée virant au violet. De la même couleur que sa joue tuméfiée.

Elle n'en veut pas à maman de l'avoir giflée. C'était légitime, après tout. Elle savait que sa mère avait interdit la radio. Elle a pris un risque, et elle a perdu. D'après papa, quand on brave un interdit, on mérite une punition. Comme dans le camp où il travaille, où il réhabilite les ennemis de l'Allemagne. Il leur apprend à obéir. À devenir meilleurs. À être utiles et productifs. Elle a désobéi, maman devait donc la frapper. Pour lui apprendre à s'améliorer.

Sauf qu'aujourd'hui, Inge a remarqué quelque chose. L'expression de sa mère quand elle a ramené sa main en arrière. Une infime courbure du coin de ses lèvres.

Elle ne s'en était pas rendu compte auparavant. Que maman aimait la frapper.

Pourtant, si sa mère veut la rendre meilleure, c'est uniquement parce qu'elle l'aime.

Non ?

Inge lui jette un regard à la dérobee, grande et silencieuse à côté de l'autre fenêtre. Maman est en colère car il y avait un oiseau mort dans la Mercedes. Une sittelle. Sur son siège. Kurt jure qu'il ne sait pas comment elle est arrivée là. Qu'elle a dû se retrouver piégée dans la voiture.

Inge regarde la casquette de Kurt, les cheveux courts sur sa nuque. Quand bien même il saurait qui a fait ça, il ne le dirait jamais.

«Je suis Inge von Emmerich. Je m'appelle Inge...»

Elle le dit encore. Et encore. Comme on le lui a appris.

Mais elle ne se sent plus très sûre. Elle a un peu la nausée.

Ils roulent dans un nid-de-poule en entrant dans Wernigerode, ce qui n'a rien d'inhabituel en fin d'hiver, mais maman reproche à Kurt de mal conduire. Elle dit qu'il a été envoyé par les communistes pour crever ses pneus. Que les ennemis de l'Allemagne seront contents quand il endommagera son essieu. Elle le réprimande pendant un long moment, et Inge se demande pourquoi l'Allemagne a autant d'ennemis. D'après le Führer, c'est parce que certaines personnes naissent mauvaises.

Elle n'a jamais vu Hitler, mais maman si, et papa l'a rencontré. Quand papa n'est pas là, elle passe des enregistrements des discours du Führer, tandis qu'Erich et Adolf font rouler des camions et des trains sur le tapis du petit salon. Les juifs ne sont pas comme les Allemands, affirme-t-il. Ils ne comprennent pas l'autorité. Ce sont des criminels par nature. Des voleurs à la tire, des trafiquants de drogue, des banquiers véreux. Un virus infectant le peuple d'Allemagne.

Ruth ne ressemblait pas à un virus. Ni à une criminelle. Elle n'avait que douze ans, et une étoile jaune cousue sur son manteau. Elle avait le droit de tenir la caisse et d'allumer les fours à pain dans la boulangerie de sa famille, deux choses particulièrement impressionnantes aux yeux d'Inge, alors âgée de onze ans. Mais Ruth lisait effectivement des livres interdits. Des livres intéressants. Inge lui en avait emprunté un une fois, le cachant dans son sac. *La Guerre des mondes*, qui parlait d'hommes venus de Mars pour attaquer l'Angleterre. Inge l'avait lu à la lueur d'une lampe de poche, les yeux écarquillés sous sa couverture en satin à volants.

Elle avait eu de la peine quand Ruth était partie sans dire au revoir.

Inge pense au livre de Ruth, toujours caché sous son armoire. Elle pense à la radio. Et à la voiture de papa, qu'elle a volée. C'est peut-être elle, la criminelle par nature. Mauvaise de naissance. C'est ce que semble penser maman. Mais Kurt a nettoyé les éclaboussures de boue, si bien qu'elle n'est pas au courant pour la voiture. Ni pour Annemarie. Ni pour la cabane à outils. Elle n'est même pas au courant pour *Clair de lune*.

Inge sourit à la fenêtre.

Il faut qu'elle trouve ces gâteaux pour Kurt.

La voiture ralentit dans les rues étroites. Les tourelles et les flèches du vieux château veillent sur la petite cité depuis le sommet de la falaise. Il n'y a pas eu de bombes à Wernigerode. Pas comme dans d'autres endroits, où l'armée a dû repousser l'ennemi. Ici, rien n'a changé, à part les gens qui ont dû s'en aller. Pour que les Allemands ne vivent qu'avec des Allemands. Ils passent devant la boutique condamnée d'un tailleur. Deux coins de rue plus loin, devant la boulangerie. Avec le nouveau boulanger dedans. Devant l'ancienne maison des Balter, vide parce qu'ils n'ont pas voulu que leurs fils rejoignent les Jeunesses hitlériennes. Et puis maman se penche pour regarder dehors.

Il y a un *blockleiter* sur le trottoir, la taille un peu engoncée dans son uniforme marron de nazi. Il note sur son porte-bloc le nom du fermier qui se rend chez le docteur.

Ce fermier a intérêt à faire attention en donnant la raison de sa visite chez le médecin, pense Inge. Le *blockleiter* peut donner votre nom directement à la Gestapo.

Maman se détourne, scrutant de nouveau la rue. Un autre *blockleiter* prend une femme par le bras, juste devant l'église condamnée. Et quand Kurt ralentit à l'approche du club d'Inge, elle en voit encore un autre. Cheveux gris, ratatiné, un vétéran de la dernière guerre, le rouge de la croix gammée sur son brassard ressortant vivement sous la banderole LIGUE DES JEUNES FILLES ALLEMANDES. Il murmure quelque chose à Frau Koch.

Inge sort prestement de la voiture. Maman se penche vers elle pour dire quelque chose, mais celle-ci fait semblant de ne



pas l'entendre et claque la portière, faisant signe à des filles qui approchent en papotant sur le trottoir.

– Salut, Inge!

Elles l'intègrent à leur groupe et elle part avec elles, passant devant le *blockleiter* sans lui accorder un regard. Après tout, elle n'a rien fait.

En tout cas, rien qu'il puisse savoir.

Elles entrent dans une pièce ancienne à colombages, au plancher grinçant, égayée par des murs jaunes comme du beurre et des banderoles rouges avec des croix gammées noires s'entrecroisant au plafond et tremblotant chaque fois que d'autres filles passent la porte. Hitler la fixe depuis son portrait sur le mur. Inge sourit. Se détend. Suspend son manteau à la rangée de patères. Les bavardages résonnent dans la pièce. Elle enlève sa barrette et la fourre dans la poche de son uniforme, refusant de remarquer un ou deux regards compatissants portés sur sa joue. Et puis elle tend l'oreille.

Il y a une atmosphère différente dans la pièce aujourd'hui, une urgence dans les conversations. Légère. Sous la surface, comme une radio réglée entre deux stations. Derrière elle, une fille chuchote, et Inge distingue les mots « abattu par un avion ».

Elle se retourne, mais la fille s'est déjà éloignée.

C'est impossible.

Annemarie entre précipitamment, le teint vif, sa longue tresse blonde tombant impeccablement dans son dos. Elle lui adresse un signe de la main, et voilà que Frau Koch se dirige d'un pas lourd vers l'avant de la salle. Inge trouve un siège et corrige sa posture avant que Frau Koch ne frappe sèchement dans ses mains. Les bavardages s'arrêtent aussitôt, le grincement des chaises s'évanouissant dans le silence.

Frau Koch balaie l'assemblée du regard. C'est une femme forte, robuste, et Annemarie a donné plus d'une tape sur le bras d'Inge en gloussant quand celle-ci lui demandait si elle croyait Frau Koch capable de tirer une charrue à elle seule. Inge croise le regard de son amie, à l'autre bout de la pièce. Celle-ci secoue la tête en réprimant un sourire.

– La conviction et la beauté, commence Frau Koch, rompant le silence. D’où nous vient notre conviction? D’où tirons-nous notre foi?

– De notre Führer, répondent-elles à l’unisson, le sauveur de l’Allemagne.

Inge contemple le portrait d’Hitler. Qu’est-ce que ça fait d’être un dieu?

– Et d’où tirons-nous notre beauté?

– D’un cœur pur et d’un sang pur, récitent les filles.

– Et pourquoi sommes-nous ici?

– Pour envoyer notre sang dans chaque coin du monde et remplir la terre de la noblesse allemande.

Les filles se lèvent et Frau Koch pose un disque sur le tourne-disque. L’aiguille racle le vinyle, saute, puis la musique commence. Elles prennent une grande inspiration collective.

*Notre drapeau flotte devant nous  
dans le futur nous entrons côte à côte  
Nous marchons pour Hitler...*

La Ligue des jeunes filles allemandes ne chante pas cette chanson comme les garçons des Jeunesses hitlériennes, en défilant dans la rue avec des tambours et des drapeaux. Du point de vue d’Inge, la version des filles est plus mélodieuse. Même si elle ne verrait pas d’inconvénient à pratiquer la boxe et à sauter dans des filets depuis des immeubles, comme le font les garçons, d’après Kurt. Elle jette un coup d’œil au panneau derrière Frau Koch, répertoriant les différentes couleurs d’yeux et de carnations pour les aider à choisir un mari convenable. Elle devrait vérifier où se situe Kurt sur cette affiche.

Quoique, peut-être pas.

*Notre drapeau est le nouvel âge  
Et il nous guide vers l’éternité  
Oui, le drapeau est plus important pour nous que la mort.*

Frau Koch attend qu'elles se rasseyent, puis elle se campe devant elles, les mains dans le dos.

– J'ai quelque chose à vous dire. Des rumeurs ont circulé parmi certaines de nos filles. Des paroles critiquant la défense de notre patrie.

« Voilà donc de quoi elle parlait avec le *blockleiter* », pense Inge. La rumeur selon laquelle quelqu'un a été abattu par un avion. D'autres murmures ont circulé, il y a quelques mois, disant que les filles de Berlin avaient arrêté leurs réunions habituelles pour s'entraîner à transmettre des signaux, alerter les canons de l'arrivée de l'aviation ennemie. Le *blockleiter* n'a pas voulu qu'elles parlent de ça non plus. Maman a dit que ce n'était pas vrai. Que transmettre des signaux était une tâche de soldat. Hitler ne permettrait jamais une chose pareille. Et il était impossible que quelqu'un ait été abattu par l'ennemi à Wernigerode.

« Pourtant ils ont vérifié dans le cabinet du médecin », pense Inge.

– À la Ligue des jeunes filles allemandes, poursuit Frau Koch, critiquer notre guerre contre l'agresseur revient à douter de notre Führer. Et douter de notre Führer est un acte de trahison ! Y en a-t-il parmi vous qui doutent de leur Führer ?

Son regard les transperce comme le feu d'une mitrailleuse.

On n'entend pas un souffle, pas une chaussure qui bouge.

– Bien. Dans ce cas, nous allons continuer nos préparatifs pour la célébration de l'anniversaire du Führer. Levez-vous et empilez vos chaises contre le mur. Annemarie Toberentz, distribue les cerceaux, s'il te plaît.

Les chaises raclent le sol et les filles obtempèrent. Inge échange un regard avec Annemarie en passant. Elle sait ce qui les attend, et Inge aussi. Une fois l'espace dégagé et les cerceaux distribués, les filles se mettent en rang. Inge veille à se placer au fond, là où Frau Koch ne peut pas la voir.

Un autre disque est posé sur la platine et la musique commence.

– Deux, trois, quatre, et en haut..., les guide Frau Koch.

Elles commencent leur chorégraphie. Cerceaux en l'air, et on

tourne, on tourne, et puis dans l'autre sens. L'effet de ces cerceaux qui bougent ensemble est un peu hypnotique, et le sera encore plus pendant la célébration, quand elles porteront leur costume, les couronnes de rubans et les courtes jupes blanches qui révèlent leurs jambes.

Frau Koch tape dans ses mains.

– Arrêtez! crie-t-elle en soulevant le bras du tourne-disque. Certaines d'entre vous n'ont pas une posture correcte. Annemarie, avance-toi!

Cela ne surprend personne. Elles s'y attendaient toutes. Ce n'est même pas la faute d'Annemarie. Pourtant, leur ressentiment crépite dans l'atmosphère, d'autant plus qu'elles se sont fait réprimander. Annemarie s'avance lentement, la tête haute.

– Montre-nous la deuxième position.

La jeune fille lève son cerceau sur un côté, tend sa jambe opposée en arrière, le pied en pointe, sa longue natte jaune dans son dos. Son corps est droit, stable, son visage serein.

– Regardez ses jambes, les filles, reprend Frau Koch en remontant la jupe d'Annemarie sur sa cuisse. Vous avez vu comme elles sont longues et fermes? Chaque muscle est parfaitement dessiné. C'est à ça que devrait ressembler une jeune fille allemande. C'est ainsi que nous montrons notre grâce et notre bonne santé. Notre Führer ne mérite pas moins.

Sauf qu'il ne les verra même pas. Il sera à la grande célébration. À Berlin. Cette pensée collective ondoie dans le silence, aussi clairement que si quelqu'un l'avait formulée. Frau Koch plisse les yeux.

– Peut-être que notre Führer décidera de venir à Wernigerode, pour inspecter notre performance de plus près. Peut-être que je lui écrirai pour l'inviter.

Cette idée s'écrase sur la pièce comme une bombe. Les yeux d'Inge se posent aussitôt sur le portrait. Hitler verrait ses jambes?

– Avant notre prochaine réunion, vous ferez toutes cinquante levers de jambe chaque soir, jusqu'à ce que les muscles de vos cuisses et de vos mollets ressemblent exactement à ceux d'Annemarie.

Il faudrait une intervention divine. Frau Koch entend cette objection muette.

– Vous allez observer la posture d’Annemarie pendant une minute, lance-t-elle, et elle baisse aussitôt les yeux sur sa montre.

La pièce bouillonne de rage alors que les filles examinent les jambes de leur camarade. Mais Inge regarde son visage. Elle sait que Frau Koch met son amie mal à l’aise en la présentant toujours comme l’idéal à atteindre. Mais pourquoi se sentir gênée quand on est exactement comme il faudrait être ? Ce qui est cruel, c’est de souligner la perfection d’Annemarie tout en lui faisant tenir ce cerceau en l’air. Ça doit lui faire mal.

Son amie ne tremble pas. Son expression ne change même pas. Mais elle pleure. Une larme s’échappe du coin de son œil. Inge secoue la tête.

Les jeunes Allemandes ne pleurent pas.

La larme d’Annemarie va se cacher dans ses cheveux, mais ce qui saute aux yeux, Frau Koch ne le remarque pas. Inge se rend alors compte que cette dernière ne regarde plus sa montre. Elle regarde derrière elles, vers le fond de la salle. Inge tourne la tête.

Maman se tient dans l’embrasure de la porte.

C’est comme une invasion. Une attaque. Elle ne devrait pas être ici. Elle n’est pas à sa place. Avec ses sourcils épilés et son sac à main verni et la fourrure du col de son manteau. La peau lisse de sa joue est à peine crispée alors qu’elle observe Annemarie. Puis son regard glisse sur les rangées d’uniformes et de nattes jusqu’à Inge.

Celle-ci a conscience de la comparaison. Une conscience très aiguë. Elle ramène brusquement la tête vers l’avant.

Quelque chose ne va pas. Maman ne serait jamais venue s’il ne se passait pas quelque chose.

Elle est au courant. Pour la voiture. Pour Kurt. Inge pense au coin des lèvres de sa mère tout à l’heure et une peur rampante descend le long de son cou telle une araignée.

– Excusez-moi d’interrompre votre cours, Frau Koch, lance

maman d'une voix froide, calme, mais j'ai besoin d'Inge, s'il vous plaît. Immédiatement.

Peut-être que ça n'a rien à voir avec ça, pense Inge. C'est peut-être à cause des avions. C'est peut-être à cause de ce que la radio a dit.

De l'Amérique.

L'ennemi.

# Chapitre 5

AOÛT 1946

Eva agrippe son sac et sa valise d'une main, Brigit de l'autre, dans cette marée humaine qui déferle autour d'elles. La rue bordant le terminal du ferry ressemble un peu à un quai, mais avec des voitures et des camions à la place des remorqueurs et des bateaux, avançant tant bien que mal dans une mer de costumes repassés et de casquettes d'ouvrier, de lèvres rouges et de gants propres. Une femme les dépasse avec une voilette sur son chapeau et un chien en laisse. Ses yeux croisent ceux d'Eva et se détournent rapidement.

Et Eva a conscience de la comparaison. Une conscience très aiguë. Ils détournent tous les yeux. Même le vieil homme assis sur une pile de journaux dans un coin. Les regards effleurent son visage comme le bout d'un doigt sur un fer à repasser brûlant.

« Ils savent, pense Eva. Ils savent que je ne suis pas honnête. »

Et soudain, elle comprend pourquoi il y a autant de monde autour d'eux. Ils se tiennent sous un panneau sur lequel est dessiné un bus. Eva recule, sans lâcher le bras de Brigit. Celle-ci a les yeux rivés au sol. Elle ne regarde que ses pieds. En portant sa valise. Comme Eva le lui a appris. Jusqu'à ce qu'elles atteignent les briques robustes du bâtiment. Les gens qui attendent le bus se divisent en deux groupes bien distincts. Les visages blancs d'un côté, les visages marron de l'autre. Comme s'il y avait entre eux une barrière invisible.

On l'a prévenue que ce serait comme ça en Amérique.

Mlle Schaffer les rapproche un peu du reste du groupe, un autre bambin sur la hanche, un petit garçon si fatigué que sa tête tombe sur l'épaule de leur accompagnatrice. Il y a une étiquette sur son pull, comme s'il était un paquet à récupérer. Tous les petits en ont une, et c'est exactement ce qui commence à se passer. Des hommes et des femmes, surtout des femmes, arrivent avec encore des documents que l'on compare aux étiquettes, puis ils emmènent les enfants déboussolés.

Eva observe ces gens qui prennent les enfants. Elle regarde leurs ourlets et leurs sourcils et leurs chaussures. Ces détails peuvent vous en apprendre beaucoup sur une personne. Cette femme a des chaussures neuves avec des talons de presque dix centimètres de haut, du vernis à ongles rouge foncé, des sourcils fardés et une jupe qui n'a jamais été rallongée. Riche. Beaucoup de temps pour penser à elle. Cet homme a des chaussures brillantes aux talons usés, un pantalon bleu marine au revers effiloché et une ride verticale entre les sourcils. Un travailleur, mais soigné. Il ne prend pas d'enfant. Il s'appuie contre un lampadaire, fume une cigarette.

Eva se demande qui va venir la chercher, et comment seront ses ongles.

Le bus arrive et emporte les deux groupes. Deux autres prennent leur place. Un blanc. Un marron. De chaque côté de la barrière invisible.

Cela aurait plu à Hitler que l'Amérique soit comme ça.

Brigit tente de s'asseoir par terre, mais Eva l'en empêche. La rue est sale. Elle lui donne le bouton bleu, le plus beau, ramène son chapeau comme une tente autour de son visage, lui fait tourner le dos à la rue animée. Un chat vient leur renifler les chevilles. Un chat tigré tout mince avec des yeux verts. Brigit sourit et tend la main vers lui, et l'animal la griffe. Une fine ligne de sang apparaît. Ainsi que deux larmes.

– Non, Brigit, murmure Eva avec douceur en tamponnant la blessure avec un mouchoir de Mlle Schaffer. On ne pleure pas.



Elle arrête de pleurer, mais sa bouche pointe vers le bas. Eva l'observe. Sur ses gardes. La douleur peut perturber Brigit.

La rendre dangereuse.

Une voiture démarre en crachant de la fumée noire et une autre prend sa place, bleu foncé, poussiéreuse et un peu cabossée, s'attirant les coups de klaxon agacés des véhicules derrière elle. Le moteur s'arrête en crachotant et une femme se glisse sur la banquette avant pour déposer ses escarpins noirs sur le trottoir, du côté le plus sûr. Tout chez elle est moyen. Sa taille, son poids, le châtain de ses cheveux, le beige de son tailleur, le fard couleur crème sur ses joues. Mais elle arbore un badge sur sa manche, une étoile rayonnante comme celle de Mlle Schaffer.

– Mademoiselle Schaffer ! s'exclame la femme. Quel plaisir de vous voir, je suis vraiment navrée de vous avoir fait attendre. J'ai eu du mal à trouver une place. S'agit-il de nos deux jeunes filles ?

Sans lui laisser le temps de répondre, elle se tourne vers Eva et Brigit, retire un gant et leur tend la main. Elle a des ongles courts. Rosés.

– Je suis Elizabeth Whittlesby, de l'American Friends Service Committee, mais vous pouvez m'appeler Bets. J'espère que vous n'êtes pas trop exténuées. Vous êtes sœurs ?

Eva lui serre la main, non sans mal étant donné que Brigit s'agrippe de toutes ses forces à son bras. Elle n'a pas saisi tous les mots prononcés par Elizabeth Whittlesby, mais elle a compris sa dernière question. Elle secoue la tête.

– Oh, juste de bonnes amies, alors. Très bien. C'est important d'avoir une amie. Surtout à une époque pareille. Ce sont vos sacs ?

Pourquoi les Américains appellent-ils une valise un sac ? Eva hoche néanmoins la tête et se penche pour ramasser la valise de Brigit et la sienne. Elizabeth les observe de ses yeux perçants, remarquant la griffure sur la main de Brigit, puis elle se tourne vers Mlle Schaffer.

– Vous avez des papiers à me faire signer ?

Mlle Schaffer tourne les pages de son porte-bloc et Eva voit les

formalités administratives se régler comme tout semble se régler avec Elizabeth Whittlesby : vite.

– C'est bon, les filles? Prêtes à y aller?

Eva ne sait pas si elle est prête, car elle ne sait pas où elles vont. Elle ne sait pas ce que tout ça va leur coûter. Mlle Schaffer leur a dit qu'on leur expliquerait tout à leur arrivée, mais jusqu'à présent, pas un mot, et maintenant, Elizabeth Whittlesby regarde Brigit avec inquiétude. Celle-ci s'est repliée sur elle-même depuis l'épisode du chat. Et voilà qu'elle se met à trembler.

Peu importe ce qu'Eva devra leur rembourser plus tard, il faut que Brigit s'en aille tout de suite. Qu'on la conduise loin de cette rue. Dans un endroit calme, où Eva pourra s'occuper d'elle. Avant qu'elle se mette à hurler. Ou qu'elle attaque quelqu'un. Avant que la police arrive. Ou les soldats. Ou un médecin.

Ils l'emmèneraient.

Eva l'entraîne vers la voiture, mais Brigit résiste, se met à gémir.

– Je vais prendre les sacs, d'accord? propose Elizabeth.

– Viens, Brigit. *Komm mit mir...*, chuchote Eva.

Mais elle s'est pétrifiée et, soudain, Eva comprend pourquoi.

Il y a un garçon sur le siège arrière de la voiture.

Un jeune homme. Il les salue de la main, se décale sur le siège pour baisser la vitre sale. Le souffle de Brigit s'échappe en bouffées rapides, saccadées. Des expirations qui produiront bientôt du bruit. Beaucoup de bruit. Eva se place devant elle, lui prend les mains. La vitre s'abaisse en grinçant.

– Salut, dit-il.

– Regarde-moi, Brigit, murmure Eva. Regarde-moi...

– Dites, vous aimez la musique? Et l'harmonica?

Eva regarde derrière elle. Elle distingue un éclair argenté dans la main du jeune homme, et avant qu'elle ne puisse réaliser de quoi il s'agit, il porte un objet à sa bouche et de la musique en jaillit. Eva sursaute. La mélodie est gaie, enjouée, sautillante, et Eva ne peut s'empêcher de remarquer qu'elle sonne un peu faux.

Elle la déteste.

Mais pas Brigit, qui écarquille les yeux et sourit, se délestant

de sa peur comme d'un manteau. Le vieil homme assis sur les journaux se met à rire et à taper dans ses mains, et l'homme aux chaussures brillantes les observe tout en fumant. Brigit se détend, fait un petit pas pour échapper à l'emprise protectrice d'Eva. Un passant leur crie de «la mettre un peu en veilleuse».

– Oh, mettez-la en veilleuse vous-même! réplique Elizabeth Whittlesby avec bonne humeur en rangeant les valises dans le coffre.

Puis, repassant rapidement par la portière côté passager, elle se glisse jusqu'au volant tandis que le jeune homme termine son morceau en fanfare. Il ouvre la portière arrière, essuie l'harmonica sur son pantalon et l'offre à Brigit.

Et celle-ci monte dans la voiture. Aussi simplement que ça. À côté d'un garçon. Alors que pendant un an, il a suffi d'un mot ou même d'un regard de n'importe quelle personne du sexe masculin pour la faire dérailler. Alors qu'il a fallu des mois pour qu'Eva apprenne à la calmer, en inventant pendant des heures toutes sortes d'astuces et de stratagèmes. Et ce jeune homme a réussi en quelques secondes. Sans même essayer. Il se décale de nouveau pour leur faire de la place, et Brigit retourne plusieurs fois l'harmonica dans sa main, ses fossettes creusant ses joues. Il pose les yeux sur Eva et sourit.

Ses chaussures sont cachées sous la banquette avant de la voiture. Ongles courts, mains, visage et front bronzés par le soleil. Veste marron, cheveux et sourcils bruns qui ne lui apprennent pas grand-chose, car ils surmontent des yeux vert et noisette d'une beauté extraordinaire.

Et elle éprouve une colère tout aussi extraordinaire à son égard.

Elle se laisse tomber à côté de Brigit, de sorte qu'ils se retrouvent serrés les uns contre les autres sur la banquette, et elle claque la portière. Sa jupe bruisse. Elizabeth se retourne.

– Vous avez fait connaissance? Mademoiselle Gerst, mademoiselle Heidelmann, voici Jake. Notre expert pour chasser le blues.

Il lève la main. Eva ne sait pas ce que «chasser le blues» signifie, et elle est incapable de regarder Jake, alors elle se tourne vers la

vitre. L'homme aux chaussures brillantes fume toujours, observant leur petit cinéma, et Mlle Schaffer, qui incarne soudain la sécurité aux yeux d'Eva, leur fait au revoir de la main, les doigts au niveau de sa taille. Eva lui fait signe aussi, juste un peu. Mlle Schaffer a l'air fatiguée. Et soulagée de les voir partir.

Peut-être qu'elle est au courant pour le second capitaine.

– Bon, les filles, c'est parti, d'accord? lance Elizabeth. On va vous conduire chez vous.

# Chapitre 6

FÉVRIER 1945

Kurt les ramène à la maison sur les chapeaux de roues, dérapant dans les rues pour rejoindre la campagne, où les arbres et les pâturages défilent à toute vitesse derrière les vitres. Maman est une statue, les yeux rivés sur l'extérieur, n'oscillant que très légèrement à chaque secousse. Inge croise le regard de Kurt dans le rétroviseur. Il ne sait rien, lui non plus.

Ce n'est donc pas en rapport avec elle. Ni avec la voiture ni avec la cabane à outils. Maman n'aurait jamais interrompu une réunion de la Ligue des jeunes filles allemandes à moins d'un désastre, et le coin d'une enveloppe dépasse de son sac à main. Une enveloppe qui n'était pas là tout à l'heure. Inge a envie de l'interroger, tout en sachant qu'il ne faut pas. Elle se risque à murmurer :

– C'est papa ?

– Non, répond sèchement maman.

– Rolf ? tente-t-elle, mais sa mère ne répond pas.

Quand elle avait dix ans, papa l'a emmenée à un défilé militaire. Rien que tous les deux. Il tenait sa main dans la sienne et ils ont ri et applaudi tandis que la fanfare jouait et que les tanks paraient. Inge a jeté des fleurs pour que les soldats marchent dessus, en route pour la victoire. Une expérience enthousiasmante. Spéciale.

Il est impossible d'imaginer que la guerre ait pu mal tourner. Combien de fois lui a-t-on répété qu'Hitler ne le permettrait pas ?

Mais alors, pourquoi maman a-t-elle interdit d'écouter la radio ?

Pourquoi y a-t-il eu un avion qui ne faisait pas le même bruit que les leurs ? Et des rumeurs que le *blockleiter* a tenté de faire taire ?

Inge remet discrètement sa barrette.

Kurt s'engage entre les hautes haies et emprunte l'allée circulaire jusqu'à la porte d'entrée de leur maison. Une demeure en pierre, avec des ornements sculptés le long des pignons qui, pour Inge, ont toujours évoqué le glaçage dégoulinant d'un gâteau.

– Revenez nous chercher dans vingt minutes, dit maman à Kurt.

Inge se mord la lèvre. Elles descendent dans l'allée de gravier et, dès que Kurt s'est éloigné, hors de vue, maman presse le pas.

– Tu dois aller préparer un sac, ordonne-t-elle en montant les marches. Un seul. Prends trois tenues de rechange et un manteau.

– Mais où est-ce qu'on...

– Je n'ai pas le temps de répondre à tes questions. Je veux te voir dans quinze minutes devant la porte d'entrée. File !

Inge se précipite dans le vestibule. Maman doit avoir téléphoné depuis Wernigerode, car elle entend Helga et Adolf qui se disputent dans la chambre des garçons, à l'étage, tandis qu'une des bonnes emballe l'argenterie dans la salle à manger. Voir l'argenterie de grand-mère rangée dans une boîte est l'une des choses les plus effrayantes qu'Inge ait jamais vue.

Elle n'aime pas l'escalier principal. Il y a un espace vide dessous. Mais cette fois, elle le gravit quand même en courant, puis elle traverse la galerie, ouvre à toute volée la porte de sa chambre, puis celle de son armoire. Elle reste plantée devant ses vêtements. Que choisir quand on ne sait pas où on va ? Mais maman a précisé qu'il fallait un manteau.

Inge jette sur son lit un pull, deux chemisiers, une jupe, la vieille salopette qu'elle utilise pour faire de l'exercice et sa robe de soirée rose. Une paire de solides chaussures à lacets, ses souliers à talons roses, trois ensembles de sous-vêtements, et après avoir mis tout cela dans la valise à ses initiales que papa lui a offerte pour

son anniversaire, elle ajoute une brosse, ses broches, un collier et, à la dernière seconde, un livre sur les compositeurs romantiques, caché sous son lit, derrière les patins à glace.

Elle referme brusquement sa valise, puis sort de sa chambre. Dans le couloir, elle fait demi-tour et va chercher sa raquette de tennis et sa brosse à dents.

Et elle voit le bureau de papa, la porte encore entrebâillée.

Il y a un dossier dans cette pièce. Sur le bureau. Un dossier avec son nom écrit dessus.

Elle fait un pas dans cette direction quand, soudain, Erich et Adolf déboulent dans le couloir, une Helga débordée les poussant devant elle. La gouvernante a l'air stupéfaite, les yeux écarquillés, un peu paniqués. Une souris effleurée par l'aile d'une chouette.

Cela dit, elle a toujours cet air-là.

Et comment pourrait-il en être autrement quand on s'efforce de satisfaire à la fois maman et les garçons? Alors que cela implique presque toujours deux choses complètement opposées.

– Inge! lance Adolf d'un ton plaintif. Dis à Heggie que je veux mes trains!

– Arrête de faire le bébé, réplique Erich. Maman a dit rien que des vêtements.

Erich a dix ans, alors qu'Adolf n'en a que sept, il le dépasse d'une tête et ses cheveux sont en train de foncer, passant du blond barbe de maïs de l'enfance au châtain clair.

Inge pense à sa raquette de tennis.

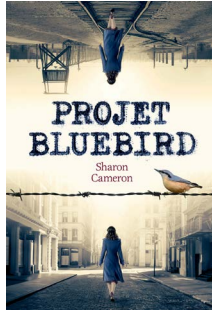
– Et tu sais ce qui va se passer si tu râles, poursuit Erich. Tu veux attirer des ennuis à Heggie ou quoi?

C'est une bonne question, car c'est peut-être précisément ce que désire Adolf. Et Helga le sait. Ses yeux dérivent vers le rez-de-chaussée, au bas de l'escalier, où maman aboie des ordres dans la salle à manger.

Papa affirme qu'il faut laisser les gens résoudre eux-mêmes leurs problèmes. Que couvrir les faibles par gentillesse ne fait qu'encourager leur faiblesse. Que cette gentillesse est injuste, car elle ne peut les rendre forts. Mais ce que fait Adolf est injuste aussi.

## *Projet Bluebird*

Sharon Cameron



1945. Inge est sous le choc de l'annonce de la mort d'Hitler. Élevée dans l'idéologie nazie, la jeune fille est confrontée aux atrocités commises par la dictature et au rôle qu'y a joué son père désormais porté disparu.

1946. Eva fuit l'Allemagne dévastée pour New York sous une nouvelle identité avec un seul objectif : traquer l'homme responsable du projet Bluebird, qui menace le fragile équilibre mondial de l'après-guerre.

**SURVIE, QUÊTE DE VÉRITÉ ET SOIF DE JUSTICE :  
UN THRILLER D'ESPIONNAGE  
GLAÇANT ET PALPITANT  
INSPIRÉ DE FAITS RÉELS,  
PAR L'AUTRICE DE  
LA LUMIÈRE DANS LES COMBLES.**

*« Le destin extraordinaire d'une héroïne cachée  
de l'Histoire... Dévastateur, poignant et puissant. »*

*Ruta Sepetys, autrice de* **CE QU'ILS N'ONT  
PAS PU NOUS PRENDRE** *et* **HÔTEL CASTELLANA**



Cette édition électronique du livre  
*Projet Bluebird*  
de Sharon Cameron  
a été réalisée le 24 août 2023  
par Maryline Gatepaille et Melissa Luciani  
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).  
(ISBN : 978-2-07-517034-5 – Numéro d'édition : 439973).

Code produit : U44496 – ISBN : 978-2-07-517036-9  
Numéro d'édition : 439975

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications  
destinées à la jeunesse.